

HUGUES PAGAN

*MAUVAISES
NOUVELLES
DU FRONT*



RIVAGES/NOIR

« Alors ces nouvelles, disparates, bancales, plus ou moins drolatiques, ce sont des portes ouvertes un instant sur des solitudes... De Chess au goéland électronique, du divisionnaire sans nom, de Léon à Jésus, une toute petite comédie humaine à ma mesure. »

Hugues Pagan

Des portes ouvertes sur des lieux de transit, tel Ostende, où les destins se croisent. Sur des bureaux où règne le silence fiévreux des brigades de la Nuit. Sur des rues noyées de pluie, arpentées par des personnages qui se posent l'éternelle question : savoir ce qu'on a bien pu faire pour mériter « ça ».

Mélancoliques, poétiques écorchés, mais aussi énervés, drôles et ravageurs, les textes réunis par Pagan dans ce recueil font tous honneur à la langue qu'il invente : des mots rares, remontés des temps anciens, côtoyant une verve gouailleuse et électrique.

Hugues Pagan est né à Orléansville en Algérie. Après des études de philosophie et un bref passage par l'enseignement, il entre dans la police et devient inspecteur divisionnaire. Il y restera 25 ans et s'inspirera de cette expérience pour écrire ses romans. Il est aujourd'hui scénariste pour la télévision (*Police District*, *Nicolas Le Floch...*), ce qui ne l'empêche pas de poursuivre son activité de romancier. Il a reçu le Prix Mystère de la critique pour *Dernière station avant l'autoroute*. Son dernier roman, *Profil perdu*, a remporté un vif succès public et a été unanimement salué par la presse.

« Loin du polar des experts qui vous en mettent plein la vue, Pagan, c'est d'abord un styliste, un homme dont certaines phrases vous chavirent. »

Bruno Corty, *Le Figaro littéraire*

Du même auteur
chez le même éditeur

La Mort dans une voiture solitaire
Les eaux mortes
L'Étage des morts
Boulevard des allongés
Last Affair
L'Eau du bocal
Vaines recherches
Dernière station avant l'autoroute
Tarif de groupe
Je suis un soir d'été
Profil perdu

HUGUES PAGAN

**Mauvaises nouvelles
du front**

Préface de Michel Embareck

Collection fondée par François Guérif

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Couverture : © MARK OWEN / ARCANGEL

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018
pour la présente édition

ISBN : 978-2-7436-4549-6

Pour Catherine, avec amour

PRÉFACE

Lorsqu'il retire ses lunettes, Pagan pose sur le monde le regard éberlué d'un petit prince descendu de la lune sur un toboggan d'étoiles filantes. On ne sait ce qui l'étonne : se trouver encore en vie ou découvrir au bas de la passerelle des lecteurs quémandeurs d'un *Dessine-moi-un-Colt* ? Pagan n'est pas un ancien flic auteur de polars, pas plus que Larry Brown n'était pompier ou Bukowski postier défroqué. D'ailleurs, il n'écrit pas de polars mais des guides de survie à l'usage des optimistes repentis. Romancier égaré au pays où la police habite des hôtels borgnes, il en a rapporté une pleine besace de cauchemars en noir et blanc, ce qui l'établit en Pierre Soulages des voitures Pie.

Il fallait la naïveté du professeur de philosophie qu'il fut pour croire qu'on peut exercer le métier d'inspecteur de police sous les ordres d'une hiérarchie qui, elle, fait carrière. Il est devenu flic par une de ces illusions nocturnes où les vessies dansent derrière les lanternes et finissent par vous pisser dessus en riant d'autant de crédulité. Il n'en

a pas moins eu confirmation de l'existence de deux mondes, deux mondes hostiles l'un à l'autre, celui des tonfas volants et celui des indomptables fils du vent qui croient à la parole donnée et à la liberté d'aller où ils veulent. Lui dont l'ADN porte des traces de kalé aurait dû le savoir. Car Pagan est avant tout un patriarche manouche de l'ancien temps, un homme issu d'une société matriarcale où la lessive sèche sur la haie d'aubépines à côté de la caravane choisie par la roumi au salon du Bourget.

Longtemps, entre *Dernière station avant l'auto-route* et *Profil perdu*, on s'est demandé où il était passé. Après avoir envoyé au tapis trois psychanalystes par transfert de syndrome post-traumatique (une sorte de K.-O. technique), Pagan a tout simplement attelé Schneider, son cheval, à la verdine, embarqué femme et petits enfants sur les routes. Là, en toute discrétion, il a repris ses activités de rempailleur et de rémouleur, posé des collets, pêché à la bouteille à carbure, cuisiné du lièvre aux aïelles et regardé le monde maquiller sa décomposition sous le fard de prétendues réformes indispensables. De campement en campement, il a rendu visite à des cousins longtemps négligés pour s'être fourvoyé dans les rangs des schmitts. Et chacun lui a pardonné parce que là-bas, au royaume des narvalos, il avait croisé le schpouc jusqu'à tourner belinge avant de réintégrer la communauté des gadjos. Au hasard des missions évangéliques, on apercevait sa roulotte garée derrière le chapiteau

réservé au culte pendant que sous les frondaisons, au bord de la rivière, Schneider bouffait des fleurs de liseron. Ainsi Pagan reprit-il goût à la vie par une fréquentation à éclipses du pasteur Mickey Capello (épaviste de vocation, ce qui tombait à pic), mais surtout en côtoyant des villageois qui lui confiaient serpettes à affûter ou chaises à recaner sans afficher de méfiance envers les voyageurs. On ne peut expliquer autrement l'invraisemblable optimisme qui illumine les douze dernières lignes de *Profil perdu*.

Deux décennies pour accéder à la rédemption, ce n'est pas si cher payé quand on a arpenté les égouts de l'âme humaine avec pour obligation d'en dresser un procès-verbal sans fioritures à chaque passage de menottes.

De Pagan, il existe évidemment une biographie officielle qui justifie un silence littéraire de vingt ans par diverses occupations artistiques. Elle ne peut convaincre que les chroniqueurs assermentés de l'actualité des crimes et châtements en version librairie. Là encore, Pagan est un égaré car il n'évolue ni en catégorie « polar », ni en catégorie « roman noir ». Et pour cause. Il fait de l'intrigue un personnage secondaire pour construire un puzzle d'états d'âme dans une ville anonyme où il pleut de la suie entre deux averses de gnôle. Au fil du temps ses romans ont atteint le point ultime de dépérissement de l'histoire au profit d'un long requiem des passions. Ses personnages dérivent dans un labyrinthe de nasses à la recherche d'une

issue de secours peinte en trompe-l'œil sur un mur gris de salpêtre. L'enjeu se situe toujours ailleurs. Pagan le sait. Assis dans la pénombre, au pied du ring des ambitions médiocres de la hiérarchie, oreille invisible dans le vestiaire des tuniques bleues, il a depuis longtemps subtilisé une poignée de dés pipés dans les pièces à conviction de la vérité officielle.

Cette tragédie des faux-semblants méritait une langue. Cette fameuse petite musique, comme on dit, celle qui élève un écrivain/auteur/romancier au rang de compositeur. Les écrivains qui possèdent leur propre petite musique – celle que l'on reconnaît au premier paragraphe comme un arpège de J.J. Cale ou le souffle de Tony Joe White – ne courent pas les rues. Il a trouvé la sienne, et pour ça, croyez-moi, il faut la grâce. La grâce s'apparente à la vitesse de bras en boxe. Un mystère. On l'a ou on ne l'a pas. En cas d'absence, autant essayer le tricotin. Mais la grâce ne suffit pas. Encore faut-il la travailler au corps pour accorder les musicalités des mots à l'intérieur d'un tempo. On appelle ça un style. Un truc d'artisan. Ou de mère guette-au-trou. Un truc de l'ancien temps. Une histoire n'accède pas autrement au statut de littérature.

Pagan aurait pu raconter façon pointilliste et pointilleuse le monde dont il est revenu, au lieu de quoi, foutu prétentieux, il s'est attelé, Dieu le père en personne, à bâtir un univers avec son style. Son

style à lui. Perso. Tout le monde connaît la suite. Il pleut. Les femmes sont aussi belles que mortes. Les hommes aussi laids que vivants. Dans cette casse de voitures qu'est devenue la ville, chemine un fantôme objet de toutes les haines, un gars dépouillé en pleine jeunesse de ses illusions, mais qui doit redresser les torts d'un regard en coin. À l'occasion, il rentre dans son gourbi, boit un café, fait le point de la situation avec Yellow Dog, son chat, le schpouc et Lady D. en sourdine sur la platine, façon de ramener l'affaire à de plus dérisoires proportions. On l'envoie au casse-pipe en espérant qu'il y laissera sa peau, sauf que l'écriture l'a rendu immortel. Allez bâtir un, deux, trois, dix romans avec ça ! Lui a décliné ce gimmick sur toute la gamme des flicaileries ripoux à trois ou quatre bandes avec la verve d'un ambianceur d'enterrement Parsemant en même temps son chemin d'une poignée de nouvelles ferraillées du même métal et publiées au hasard de l'offre sans la demande.

Les nouvelles, comme les chevaux de rodéo, contraignent à tenir la bride serrée. Pagan s'y plie. Il fait du Pagan (« Ostende », « On ferme au noir », « Walkman »), du Pagan straight, réglementaire, sans-glace-merci, où l'absurde le dispute au crabouiffe (l'autoradio encastré dans le bréchet, la nichée de rats dans la boîte crânienne, ça sent le vécu carbonisé). Il lui arrive aussi de rêver en couleurs, et alors la vraie fake news prend une dimension cosmique. Vous croyez que c'est facile de se

taper l'audition du Père Noël coffré pour conduite en état d'ivresse et défaut de permis, ou celle de Jésus, sans-papiers serré alors qu'il tentait de rejouer Tibériade sur l'étang de Gravelle ? Il faut une sacrée dose de complicité avec le gardé à vue pour en tirer un P.V. qui tienne la route. Pagan s'en sort haut la main les doigts dans le nez. Et comment reprendre la maîtrise de compagnies de CRS dressées pour cogner du black bloc et qui finissent par devenir incontrôlables tant les uns ressemblent aux autres ? Le monde est devenu un tel bal des faux-culs que lui-même en reste les bras ballants, sourire hépatique au coin des lèvres.

Ce recueil de nouvelles parues au hasard, balles traçantes entre 1982 et 2010, augmentées de l'inédite « Mauvaises nouvelles du front », le place au premier rang des orfèvres à quai.

Michel Embareck – 2018

MAUVAISES NOUVELLES DU FRONT

La nuit était électrique, brûlante, sèche et sans trêve. À chaque instant, des éclairs de chaleur illuminaient le patio où végétait un mince bosquet d'érables du Japon, qui tâchaient juste de survivre, tant vivre, déjà, excédait leurs forces autant que les miennes. Je somnolais, les pieds sur une chaise, renversé dans mon fauteuil presque à l'horizontale. Sur le bureau, le téléphone rouge somnolait aussi. Des sortes de paix séparées. Le téléphone rouge était le cordon ombilical qui me reliait à l'État-Major. Pour ainsi dire : à Dieu. Du moins à son Emyrée. Il y avait une sonnerie interne à l'appareil, et une autre au-dessus de la porte, avec une lumière rouge sombre clignotante. Toutes deux émettaient en simultané le puissant meuglement intermittent qui faisait office de signal d'alerte dans les sous-marins de la Kriegsmarine en 1940. Le dispositif, destiné essentiellement à faire peur, était né dans le cerveau étroitement configuré de Yobele-Mou, le chef-adjoint de la Division, un soir qu'il était descendu jusqu'aux locaux de nuit et qu'il

avait surpris le grêle grelottement gris qui annonçait tout appel émanant directement ou indirectement de l'État-Major. Non sans sagacité, il avait remarqué :

– Truc de pédé, cette sonnerie, hein ? Tu trouves pas ?

J'avais eu le malheur de hausser les épaules. Je ne trouvais rien et je m'en foutais.

Il avait braqué les yeux sur moi, pratiquement les deux en même temps, ce qui, en soi, constituait une sorte d'exploit pour un biturin dans son état. Il avait affiché un sourire malfaisant, mais qui ne tenait pas toute la place. Toute sa vie, Yobe avait voulu faire peur. Je le comprenais sans peine. Moi aussi, à sa place, j'aurais voulu faire peur. Yobe était commissaire principal. Il était né des amours disruptifs d'un père commissaire divisionnaire et d'une mère magistrate à la cour de cassation. De quelque manière qu'on le prît, c'était un homme sans qualité, ce qui en faisait un être précieux à tous égards. Yobe m'avait déclaré :

– T'es vraiment un sale con. Tu respectes rien. Chuis sûr, même, tu respectes pas le drapeau.

– Tout dépend de l'usage qu'on en fait, Yobe. Si c'est pour massacrer les indigènes sous couvert de civilisation, j'achète pas.

– Pauvre con. Civilisation, mon cul. Les indigènes, c'est fait pour être massacrés.

– Ça se voit que tu n'as jamais été indigène.

– Putain, moi, indigène, ça m'ferait mal. Pourquoi pas bougnoule, du temps que tu y es ? Passque tu as déjà été bougnoule, toi ?

J'avais de nouveau haussé les épaules. L'alcool le rendait hargneux et susceptible, mais il avait marqué indiscutablement un point : je n'avais jamais été bougnoule. Des fois, j'aurais aimé, au fond, bougnoule, pédé, intello, un truc comme ça qui aurait fait de moi un vrai objet de détestation, même jihadiste pour faire moderne, mais non : j'étais juste rien du tout. Je vivais dans un petit deux-pièces sur les voies, rue de Bercy, avec Yellow Dog, mes livres et des anciens rêves qui n'avaient plus cours, même à mes propres yeux. *Des voiles rouges dans le soleil couchant*. La plus belle version, émue et déchirante, presque susurrée, on la doit à Satchmo dans les années trente. Plus personne n'écoute Satchmo. Heureusement. De fait, mon importance avait décliné avec le peu d'intérêt que je me portais à moi-même. Peu à peu, je m'étais habitué à ma propre vacance.

Non content de triompher, sur le coup, Yobe-le-Mou avait aussi montré les dents :

– Trouve-moi une sonnerie, pauvre con, un truc qui fasse viril. Jugulaire-jugulaire. Pas un truc de dame. Trouve-moi ça tout de suite, ou je te vire en commissariat à encadrer les bourriques en bleu.

La menace méritait d'être prise au sérieux. J'ai murmuré d'instinct :

– *Das Boot*.

– *Das Boot ?*

– Sous-marin. Alerte. Klaxon. Plongée d'urgence. Kriegsmarine. Schnell, schnell.

Quand il a entendu Kriegsmarine, Yobe s'est redressé d'instinct. Il avait ce genre de respect dans

les gènes. Il m'a contemplé subitement, avec quand même une sorte d'étonnement mêlé de respect involontaire.

– Ah, putain, c'est que tu as oublié d'être con, toi. Dommage que tu sois ingérable. Kriegsmarine. Génial. Démerde-toi avec les services techniques. Je veux ça pour avant-hier matin sans faute.

Je m'étais démerdé avec les gens des ST. Le lendemain soir, on avait une sonnerie digne d'un sous-marin d'attaque. Un jappement rauque et impérieux, lancinant, qui augurait le pire en matière d'immersion. Yobe-le-Mou avait tenu à l'inaugurer en grande pompe. Il avait fallu après que ses chaouches se mettent à quatre pour le renfiler dans sa voiture, tellement il était bourré vociférant. Deux jours plus tard, les voisins du quartier déposaient plainte pour tapage nocturne, comme quoi on torturait des orques épaulards dans les locaux de la nuit. Il avait bien fallu qu'ils s'y habituent. Moi, j'avais juste sauvé ma peau.

Je somnolais. Dans la nuit, la ville se tournait et se retournait comme un être fiévreux qui ne parvient pas à trouver le sommeil. Silence sur Radio-Cité. Silence partout. Le front semblait calme. Je somnolais en redoutant pourtant le pire. Je ne sais pourquoi, Yellow Dog m'est revenu en tête comme s'il se trouvait tout à côté. C'était un gros matou de type européen, massif et trapu avec une tête carrée et des yeux jaunes et froids que nul n'était jamais parvenu à faire baisser. C'était un être laconique et sagace qui avait tout vu et pratiquement

tout fait. Il avait ses haines et ses guerres, qui étaient à peu de chose près les miennes. Il vivait la nuit sur les toits et rentrait au petit matin par le vasistas que je lui laissais toujours entrebâillé dans la cuisine. C'était lui aussi une sorte d'intermittent, comme un feu de circulation, la nuit, à un carrefour où plus personne ne passe depuis belles burettes. Il était là et il dormait en rond sur une pile de livres, ou il mangeait et buvait dans l'évier, l'instant d'après il n'était plus là. Jamais il ne lui serait venu de me rendre le moindre compte, que du reste je ne lui demandais pas.

Il était silencieux, intraitable, d'une foudroyante rapidité d'exécution qui le faisait craindre dans tout le quartier, et jusqu'au bout de la rue de Reuilly. On l'attifait de redoutables accointances avec le monde des ténèbres. Tout comme moi, il s'en foutait. Yellow Dog. Le peu que je savais de lui, je l'avais appris par la bande. J'avais su qu'il avait eu une amie, une angora très douce avec des yeux très bleus, indolents et candides, avec laquelle il avait vécu un bref et grand amour. Un de ces trucs intenses, fulgurants, qui n'arrivent qu'une fois et laissent au fond de l'âme des traces de calcination proprement indélébiles. Elle avait attendu des bébés.

Un soir, un bas de plafond avec peu de surface habitable que je connaissais de vue, un certain Volter, un ancien adjudant-chef de gendarmerie, lui avait collé un coup de ranger en vache dans le local aux poubelles. Elle en était morte et les bébés aussi. Yellow Dog ne m'en avait rien dit. Il ne

s'était pas plaint. Je lui avais seulement trouvé subitement une drôle de lueur rougeâtre au fond des yeux. Une lueur quelque peu sinistre. Peut-être aurait-il mieux valu qu'on en parlât.

Huit jours après, Volter était tombé la tête la première dans ses escaliers en pleine nuit. Jamais il n'avait compris la force obscure qui l'avait poussé à descendre ses poubelles à deux heures du matin. Depuis, Volter est connu dans tout le quartier. Il roule à tombeau ouvert, fonce et virevolte dans sa petite chaise électrique trafiquée, munie de batteries Rolls-Royce de ferry trans-Manche, de pare-buffles et d'un GPS. C'est la terreur des femmes enceintes et des hommes de couleur. Les jours de Championnat du monde, il arbore le drapeau national. Le reste du temps, quand il m'accroche, c'est pour me répéter :

– J'vous jure, j'ai rien vu venir, Mon Commandant. La lumière est allumée comme je vous vois. Brusquement, ça s'éteint. Noir comme dans un four. Je sens rien venir, rien. Brusquement, je prends un coup terrible derrière les omoplates, là. Comme un boulet de canon. Fauché net. Je pars en avant. Je vole et je tombe. En atterrissant, je prends les marches de plein fouet. Les os qui craquent comme du verre. Le front, là, contre le carrelage, en bas. D'après le véto, c'est pour ça que je ne vois plus bien clair. Même que, d'après lui, c'est un vrai miracle que j'en suis sorti. Putain, Mon Commandant, je me demande bien ce que j'ai bien pu faire pour mériter ça.

C'est ce qu'on se demande tous, un jour ou l'autre. Ce qu'on a bien pu faire pour mériter ça.

J'avais dû m'endormir, car le téléphone m'a réveillé. C'était Monsieur Slimane, qui voulait me parler maintenant. Tout de suite. Il semblait exaspéré. Lui aussi n'aimait pas les éclairs de chaleur. Par instants, ils éclairaient tout avec un tressaillement de lumière livide qui semblait transpercer les êtres et les choses. J'ai ramassé mon pistolet et ma vieille veste de combat, j'ai fait signe au passage à Clint, qui disputait une partie d'échecs contre lui-même dans le bureau voisin et je suis remonté en surface. Il y faisait un vent chaud qui semblait provenir d'une porte de four qu'on aurait laissée entrebâillée sans y prendre garde. J'ai embouqué la rue jusqu'au Mazafran.

La salle de restauration était vide et il n'y avait personne au bar, sauf une grande fille brune, qui se tenait de dos, et Slimane, qui maronnait en se mâchonnant la moustache. Lorsque je me suis trouvé à portée, il m'a saisi le coude :

– Ton canaque, derrière. Tu le fous dehors ou je le fais moi-même.

– Ça doit être le temps, Slim. Cette canicule.

– Connerie.

Il a regardé à toute vitesse de part et d'autre, en douce.

– Ce type me fout les jetons.

– Étonnant. Pourtant, tu as survécu aux indirects, à deux divorces, au cancer de la prostate et aux types de la BAC. Quatre liquidations et une

chimio. Je ne veux pas croire que quelqu'un ou quelque chose puisse encore te foutre les jetons.

– Va voir derrière et on en reparle. En plus, ton canaque, il pue le fenec.

J'ai soulevé la tenture. L'arrière-salle est petite, basse de plafond, avec seulement deux étroites meurtrières qui donnent sur le passage derrière. La pierre des murs suinte le salpêtre et la vinasse. Indiscutablement, le canaque puait, mais l'odeur avait ce quelque chose de brut et de minéral qui trahit l'industrie chimique et l'abus des énergies fossiles. Pas vraiment désagréable. L'âcre senteur du progrès technique, le souffle rauque des torchères, la scintillante beauté d'une raffinerie la nuit. Mon canaque se tenait assis en oblique sur la banquette du fond. Rien d'effrayant. Un type sans âge, aux effets défraîchis, maigre comme un clou et au teint sombre. Il a tourné la tête vers moi, m'a fait signe du menton.

– Je vous attendais, Mon Commandant. Prenez place.

Je me suis assis en face de lui. Une anisette bien fraîche se trouvait devant moi. Je n'y ai pas touché avant de savoir.

– On se connaît ?

Une sorte d'étrange sourire lui a craquelé la face. Je ne pouvais voir ses yeux : il s'était affublé de grosses lunettes noires carrées à la Ray Charles. Sa peau noircie semblait faite de vieux cuir, piquetée de cicatrices nées de l'impact de milliers d'escarbilles. Sans doute quelque ancien soudeur à

l'arc, retraits de fraîche date. Il y avait par-dessus une petite barbe clairsemée et roussâtre comme en portent les branleurs de nos jours pour se donner des airs de durs dans les télé-réalités. Il fumait un mince cigarillo noir, aussi fin qu'un crayon. Pour sûr, il empestait. Il a souri :

– On se connaît bien, Mon Commandant, et depuis très longtemps.

Il a baissé le front, par-dessus les lunettes, son regard s'est braqué sur moi. Un regard que je connaissais bien. D'une couleur assez semblable à celle de l'océan au crépuscule, entre le vert pâle, le bleu qui s'en va et le gris presque transparent. Il a déclaré avec une certaine affabilité :

– Glauque. La couleur que vous cherchez. Celle des yeux de la déesse Athéna. La couleur de la sagesse. Vous pouvez boire votre anisette, n'ayez pas peur : je n'ai rien mis dedans.

J'ai trempé les lèvres. Je n'avais pas peur. Il m'intriguait.

– Admettons que vous soyez celui que votre apparence laisse entendre que vous êtes. Que me vaut l'honneur ?

Il a ri. C'était un rire détendu, calme et sans arrière-pensées. Il s'est accoudé.

– Voilà, c'est pour une affaire. Vous avez vos fichiers, on a les nôtres. Vous avez vos méthodes, on a les nôtres. Vous avez vos informateurs, on a aussi les nôtres. Une bonne police, c'est de bons fichiers et de bons informateurs, le reste, *zoubia*. Nous, c'est pareil.

Il m'a pointé son cigarillo en direction du sternum.

– Voilà. Quand vous cherchez un type, vous faites mouliner vos ordinateurs. J'ai fait mouliner les nôtres. C'est tombé sur vous. Un des rares types à en avoir encore une. On a vérifié, recoupé, sondé nos informateurs, fait le voisinage. Match.

Je lui ai reproché :

– Vous n'êtes pas forcé de vous exprimer comme un technicien en informatique. Tombé sur moi, pourquoi ?

Il a retiré ses lunettes, a planté son regard dans le mien. Rien d'insupportable.

– Vous n'aimez guère ce monde et les êtres qui le peuplent. Les hommes vous indiffèrent et les femmes aussi, surtout depuis que, sous couvert d'égalitarisme, elles ont décidé de devenir aussi stupides, vulgaires et brutales qu'eux. Il y a maintenant des filles dans les unités CRS, vous savez, et elles ont acquis irréfragable le droit de triquer tout ce qui bouge comme leurs collègues mâles. Même du foot féminin, avec des filles qui braillent, gigotent et se bourrent la gueule à la bière comme les mecs.

– Pas la peine de pavoiser. Je sais tout ça. Vous voulez quoi ?

Une brève colère a flambé dans ses yeux. Puis une ironie corrosive l'a supplantée.

– Vous savez. Vous savez tout. Vous êtes au-dessus de tout. Pourtant, Mon Commandant, je vous tiens. Vous pourriez vous lever et partir. Vous pourriez essayer de me flanquer votre chaise

à travers la figure, bien que ce ne soit pas trop votre genre. Vous ne le ferez pas, pour une seule et bonne raison. (Il a laissé passer deux ou trois temps, histoire de ménager le suspense, ou alors lui aussi écoutait la même musique cahotante que moi, avec un break de trois mesures en plein milieu.) La curiosité. Je vous tiens par la curiosité, et ce, à peu près depuis le début. Vous restez, parce que vous avez envie de savoir. Pour ainsi dire : une infernale envie de savoir.

J'ai levé mon verre à sa santé. J'ai bu quelques gorgées, je me suis renversé sur ma chaise tout en allumant une cigarette. Il commençait à me paraître sympathique, le bougre. La nuit devait être calme, puisque Clint ne m'avait pas appelé. Il faisait frais dans la pièce, les éclairs semblaient se raréfier. Il y avait bien cette odeur qui émanait de mon canaque, sèche et piquante, mais à force, elle n'avait rien d'insupportable non plus.

– Vous avez marqué un point. Correct. Maintenant, on arrête de finasser. C'est quoi, le deal ?

Son regard s'est rembruni. Il est devenu plus lointain, plus sévère, plus grave. Moins sûr de lui, en même temps. Il a prévenu :

– Pas la peine de vous foutre de ma gueule.

– Je n'ai aucune intention de me foutre de votre gueule. C'est quoi, le deal ?

– Votre âme.

Il avait adopté un ton piteux. Son regard fuyait le mien. Je me suis levé, j'ai posé un billet de dix balles sur la table.

– Vos ordis, c'est de la merde. Vos fichiers,

vos informateurs, tout le bordel, c'est de la couille. Et vous savez pourquoi ?

Il a fait non de la tête. J'ai presque eu pitié, brusquement, je me suis radouci.

– Parce que je n'ai plus d'âme. J'en ai eu une, comme tout le monde. Je l'ai perdue, vendue, foutue, une pauvre petite âme toute chiffonnée, toute moche, que j'avais emmenée partout avec moi. Et puis un jour, je l'ai perdue. C'est à peu près à cette époque que je suis rentré dans l'Usine.

Subitement, un visage m'est revenu, un beau visage carré embroussaillé de cheveux, des yeux qui riaient à l'objectif et j'ai entendu une voix qui ne s'adressait à personne, une voix comme on en entend sur les répondeurs téléphoniques, alors une douleur presque insoutenable m'a frappé de plein fouet. Je me suis rassis au jugé. L'autre m'a tendu mon verre :

– Buvez un coup. Je sais, ça fait mal. (Il a suggéré à distance :) Ne regrettez rien : cette femme était beaucoup trop chère pour vous. Avec votre paye de flicard, jamais vous n'auriez eu les moyens de subvenir à ses besoins, elle le savait et c'est pourquoi elle est partie. Votre âme avec. Vous savez ce que ça veut dire, cette brusque remontée d'huile ?

J'ai fait non de la tête. J'étais encore trop groggy. La mer au crépuscule, son long respir alanguï, le tout petit frisson des vagues qui venaient mourir à nos pieds inlassablement. Pinède. Cigales. Rien qu'un bonheur de pacotille, mais qui était le mien. Il m'avait saisi le poignet.

– Vous ne l’aviez jamais perdue. Elle avait toujours été là. Pas très loin de vous. Bien sûr qu’elle a vieilli, et vous aussi. Autant vous y faire : elle est de retour. Autant vous dire aussi que vous n’avez pas fini d’en baver, maintenant que vous êtes redevenu plus ou moins un être humain.

Pas vraiment le mauvais type, en un sens. D’autant qu’il en avait gros sur la patate, lui aussi. J’ai repris un verre. J’étais encore sonné, comme convalescent. Il en a profité pour me confier ses soucis. Tous ses arguments n’étaient pas sans valeur. Il s’est insurgé :

– Guantanamo, c’est pas moi. Hiroshima non plus. Les bidasses en armes dans le métro, les BAC pour faire chier les gosses des cités, c’est pas moi. On me met tout sur le dos, mais c’est pas moi. Le Merdef, le terrorisme patronal, le chômage comme arme de destruction massive, c’est pas moi.

Moi, je disais seulement oui, oui, ou je bougeais la tête en pensant à autre chose, vaguement, je n’écoutais pas vraiment, je berçais mon tout petit lambeau d’âme endolorie, je lui parlais à mi-voix on avait tant et tant de choses à se dire depuis le temps. C’est plus fragile qu’on ne le croit, une âme. L’autre s’enervait, montait dans les tours, pour un peu gesticulait.

– C’est à cause du Grand, si tout a merdé. Le Jardin d’Éden. Non, c’est pas le nom d’un restau branchouille, ou d’une maison de vieux, non, je vous parle de l’autre, le vrai, enfin : le premier. Ça avait commencé nul, télé-réalité, gnan-gnan, Adam

et Ève, les yeux dans les yeux, les pieds dans la bouche, deux personnages un homme une femme et une intrigue nulle, pour un peu du Lelouch. Le Grand s'est vite rendu compte que Son scénar' valait pas mes couilles, qu'on ne tiendrait pas deux saisons comme ça, alors qu'Il visait l'éternité. Alors, qui Il est venu chercher, pour foutre un peu le boxon ? Hein ? Hein ? Qui ?

Je me suis résigné.

– Vous.

– Oui, parfaitement. Moi. Même le coup de la pomme, c'est une idée à moi. Ses communicants avaient dans l'idée une banane, j'ai dû ferrailer, faire valoir que la banane avait une connotation trop sexe, trop directe, pas assez milieu du courant, vous imaginez, Ève et sa banane, les interprétations salaces. Déjà, le serpent c'était limite, mais bon. C'est comme ça qu'on a lancé l'affaire et tout le reste a suivi. Remarquez, au début, c'est tout juste si j'étais au générique.

– Je remarque. On en revient au deal. Mon âme, puisque soi-disant âme il y a, contre quoi ?

Il a observé :

– Vous êtes dur en affaires.

– C'est que c'est vous le demandeur, et pas moi. Alors ?

– Votre âme contre ce que vous voulez. Dans des limites raisonnables. Pas la peine de me demander la lune, qu'est-ce que vous en feriez ? Quoique.

J'ai réfléchi un grand moment. Il m'observait avec attention. J'ai souri lentement.

– Il y aurait bien un truc.

Je me suis penché à son oreille. En se redressant, il a murmuré :

– Oh non.

– Oh si.

– *Fight Club* ? Un putain de mauvais film, tout juste calibré pour un public de jeunes startupper body-buildés. Faute de mieux, des branleurs qui se foutent sur la gueule hardi-petit, à grand renfort de faux chicots et de sang artificiel. Mauvaise métaphore de la société capitaliste globalisée, le loup est un loup pour l'homme et tout ça. Vous me demandez un remake de cette sombre merde ?

– Pas un remake : vous vous inspirez juste de l'idée générale. Vous avez toute ma confiance pour les détails. Je vous fournis le thème, je vous fournis les éléments de casting, c'est déjà pas si mal, à vous de vous démerder pour le reste.

Il semblait décontenancé, il a laissé errer les yeux un peu partout, en remuant pensivement les mâchoires. Il a tenté de vérifier à tout hasard :

– Vous êtes sérieux ?

– Comme un pape.

Il a sursauté. J'ai eu un petit geste apaisant.

– Faites excuse, je ne voulais pas vous blesser.

– Vous ne m'avez pas blessé. C'est comme vous et les Douanes, c'est pas qu'on s'aime, mais on n'est pas forcément en mauvais termes avec la maison d'en face. *Fight Club*. Vous êtes vraiment sûr que c'est ce que vous voulez ?

J'ai fait oui de la tête.